

Journées de formation et de recherche
Les mutations du roman au XVIII^e et au XX^e siècles

2 avril 2014
Collège de Morlaàs

Direction : Suzanne Munsch
Textes recueillis par Jean-Noël Laurenti et Suzanne Munsch

Association
des Professeurs
de
Lettres



Introduction

Suzanne MUNSCH
Centre de Recherche en Poétique Histoire Littéraire et Linguistique
Université de Pau et des Pays de l'Adour

Co-organisée par le Centre de Recherche en Poétique Histoire Littéraire et Linguistique et l'Association des Professeurs de Lettres, en partenariat avec l'Institut d'Histoire de la Pensée Classique, le collège de Morlaàs et le Lycée Louis Barthou, cette journée de formation et de recherche du 2 avril 2014 a eu pour but de s'interroger sur les mutations poétiques et esthétiques qu'a pu connaître le genre romanesque. Entre le XVIII^e et le XX^e siècle, les textes de Lesage, Marivaux, Proust et Céline constituent ainsi le support de cette interrogation. Des chercheurs ont répondu à cette question pour offrir aux professeurs de lettres un point de vue à la fois large et osé quand il évite la période d'essor que fut pour le roman le XIX^e siècle, laissant alors place à d'autres explorations.

Avec *Le Diable boiteux*, petit roman de Lesage publié en 1707, l'auteur s'accorde une liberté représentative d'une période historique courte mais intense qui, tout en remettant au goût du jour des formes désuètes de la littérature, se permet sous le mode de la réécriture et du détournement une inventivité sans pareille. Christelle Bahier-Porte replace ainsi l'écriture romanesque sous le signe d'une mutation où par un agencement complexe et la métamorphose de formes passées, Lesage invente un « roman composite » qui est d'abord le fait d'une expérience poétique vécue sous le signe de la liberté.

Loin de s'attacher à l'héritage du roman idéaliste, Marivaux invente quant à lui une « poétique du concret » que prend soin de décrire Jacques Guilhembet. Sans atteindre le réalisme qui sera soutenu par les romanciers du XIX^e siècle, une mutation semble bel et bien initiée. La sensualité qui est associée progressivement aux portraits des personnages redéfinit le mode de représentation et montre que le roman, loin de rester campé sur ses propres règles, redéfinit constamment son champ d'application, espace en devenir qui, plus que tout autre genre, semble disposé à évoluer.

Au-delà des questions de représentation, c'est surtout grâce à sa complexité énonciative que le roman s'impose comme un espace métamorphique, capable de démultiplier alors les pistes d'interprétation qu'il offre au lecteur. Marcel Proust est de ceux qui, tentant de transcrire dans sa diversité l'entremêlement des voix et des consciences, donne au roman une valeur polyphonique. Observer le dialogisme qui mène à cette polyphonie, c'est reprendre avec Bérengère Moricheau-Airaud les fondements de la théorie bakhtinienne consacrée au roman pour y identifier la force de l'ironie, des voix d'autrui, ou de réécritures cachées. La richesse des groupements de textes ici proposés permettra à tout professeur intéressé de puiser à bon escient dans les trésors de cette œuvre inaugurale qu'est, pour le XX^e siècle, *La Recherche du temps perdu*.

Pourtant, si Bakhtine fait du dialogisme un des traits du roman moderne, d'autres ont cherché à en explorer les limites quitte à remettre en question la cohérence du texte romanesque, provoquant alors nos habitudes de lecture. Céline, en publiant *Féerie pour une autre fois*, propose un roman marginal, substituant au mode traditionnel de la représentation narrative, lequel s'appuie sur la construction d'un récit, celui d'une présentation énonciative selon laquelle un narrateur, dépossédé en conscience de sa fonction, s'évertuerait par un monologisme sans concession à occuper le devant de la scène. Dans ces conditions, la question est bien de savoir si le roman, en cette extrême limite, est encore capable d'assumer sa propre mutation. Peut-on encore parler de roman ?